

HERMANN HESSE

FRANÇOIS D'ASSISE

récit

SALVATOR

HERMANN HESSE

FRANÇOIS D'ASSISE

Suivi d'un essai de Fritz Wagner.

Traduit de l'allemand par Jean-Louis Schlegel.

« Il arriva qu'en Ombrie, un jeune homme inconnu, en pleine crise de conscience et d'une humilité profonde, prit, sans réfléchir ni se soucier de la suite, la décision d'être un modeste et fidèle disciple du Sauveur. Des compagnons l'imitèrent – deux ou trois au début, puis cent, et finalement des milliers ; de cet homme humble sortit une lumière de vie et une source de rénovation et d'amour pour la terre. Jusqu'à nos jours brille un rayon de cette lumière.

Cet homme était Giovanni Bernardone, appelé saint François d'Assise, un rêveur, un héros et un poète. Il nous a laissé la mémoire de sa vie simple et pure, dont la beauté et la grandeur silencieuse surpassent les œuvres même de bien des poètes.

Hermann Hesse (1877-1962), romancier et poète mondialement connu, est l'auteur notamment de *Peter Camenzind*, *Narcisse et Goldmund*, *Le loup des steppes*, *Siddhartha*, *Le jeu des perles de verre*. Ce récit publié en 1904 est inédit en langue française.

Couverture : I.S.

SALVATOR

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

impatiens décidèrent de le rejoindre, car le seigneur Gautier était un héros considérable et un chevalier célèbre, et son nom résonnait comme l'épée et la lance fendant l'air et comme un sonore chant de victoire. À cette même rumeur, le cœur du jeune François s'enflamma : c'était comme s'il voyait répandus sous ses pieds toute la splendeur et tout l'honneur du monde. Avec lui de nombreux jeunes nobles prirent les armes sous le commandement d'un unique capitaine ; cependant François les surpassait tous en éclat et en brillance de vêtements et d'armes, et tous en étaient éberlués. Il parlait aussi à toutes sortes de gens de ses pensées hardies et altières, comment il allait devenir un héros et un prince... ce que plus d'un mit au compte d'une folle vantardise, alors que lui le vivait comme un projet sacré. Son tempérament de feu était ainsi fait qu'il ne pouvait se contenter de l'accomplir avec mesure ou à moitié ; non : il aspirait avec passion uniquement à ce qui était le plus noble et le plus prestigieux sur terre.

Après que tout eut été équipé au mieux, François comme ses compagnons montèrent à cheval, il lança son adieu plein de défi et sortit de la ville en cavalier revêtu de sa rutilante armure, audacieux aventurier sans frontières, vers les batailles et les honneurs et les plaisirs prévisibles du vaste monde. Les olifants firent ouïr leur vibrant appel, son beau destrier s'ébroua et s'ébranla impatiemment dans le jour clair, son armure brillait et cliquetait dans le soleil et son ardeur juvénile anticipait dans ses rêves des lauriers d'or faits de lointains étains.

Or il arriva qu'au premier jour de cette équipée le jeune homme entendit la voix de Dieu, il trembla dans son cœur et les images délicieuses de plaisir et de vanité s'évanouirent en lui. Nul ne sait ce qu'il ressentit en cette heure et quelle sorte de voix déchira et courba son âme saisie d'effroi. Sur l'instant où les destinées secrètes d'un homme se décident s'étend toujours

un manteau d'obscurité, comme sur un mystère sacré. De ce que furent alors les pensées ou les visions intérieures de François, jamais il ne parla. Mais il faut bien que subitement il ait eu clairement sous les yeux les énigmes de la vie et de la mort et qu'une puissance sacrée l'ait contraint sans échappatoire possible à faire un choix et à chercher un but à ses chemins. Par la suite, à Spolète, il fut saisi de fièvre, et peu après il revint seul, à l'insu de tous et brisé, à Assise. Sa prestigieuse armure, il l'avait offerte à un gentilhomme pauvre.

Ses parents comme tous les gens de la ville furent dans la stupéfaction et l'incompréhension, on le moqua et l'on se rit de lui, qui avait clamé qu'il reviendrait seigneur et prince célèbre. Ses amis d'avant espérèrent cependant faire à nouveau grande chère avec lui en profitant de ses libéralités.

Mais il allait et venait dans ses pensées et souffrait dans son cœur comme par la blessure d'une flèche. Son âme était vide et étreinte d'une angoisse de mort, craintes et tourments le poursuivaient, car s'il avait certes reconnu la vanité de ses rêves et de ses espoirs, il ne se trouvait personne pour lui indiquer un chemin de salut. En ces jours, François dut souffrir dans sa propre âme la détresse de toute cette époque, mélancolie et angoisse mortelle le déchiraient au point que du fond de son cœur blessé il cria vers le ciel pour qu'il le sauve. Alors qu'il luttait de la sorte dans sa douleur, désespérant de sa vie, il ignorait que des milliers sur terre souffraient les mêmes tortures intérieures et, comme des prisonniers du fond de leur geôle obscure, lançaient leur cri. Il ne savait pas davantage et ne soupçonnait guère qu'il souffrait pour tous ces milliers et guerroyait pour obtenir rédemption.

Il lui parvint, de la part de ses vieux amis et compagnons de bamboche, une invitation à apprêter pour eux un banquet et une soirée de beuverie et, comme du temps jadis, à les servir comme

leur hôte et roi de la fête en partageant leurs joyeusetés. Il les convoqua tous un jour précis pour leur être agréable, apprêtant pour eux un riche et coûteux festin. Quand ils arrivèrent, ils l'acclamèrent comme seigneur et roi du banquet et lui mirent dans les mains, comme c'était la plaisante coutume de l'époque, un bâton en guise de sceptre. Ensuite on se mit à festoyer et à boire avec force plaisirs et vacarme, les verres qui s'entrechoquent et les éclats de rire, jusque tard dans la nuit, et alors qu'ils étaient tous perdus d'ivresse et d'excès, ils se répandirent encore dans les rues endormies de la ville en hurlant et en chantant. Après un moment, ils s'aperçurent que François n'était plus avec eux ; ils le cherchèrent et le trouvèrent, silencieux et perdu dans ses réflexions, au fond d'une ruelle.

Ils le brocardèrent et le raillèrent, lui qui semblait comme transfiguré : car en cette heure la lumière s'était faite en lui et son âme oppressée entrevoyait au loin une sortie de sa captivité et de ses souffrances. Mais ses compagnons ivres l'entouraient et le pressaient bruyamment : « À quoi songes-tu ? », le raillaient-ils, « À quelles folies penses-tu ? » L'un d'entre eux riait très fort et se mit à crier : « Mais regardez-moi ça, mes amis, est-ce que ce ne serait pas qu'il pense à prendre femme ? » Celui qu'il couvrait de ses sarcasmes, quand il ouït ces paroles, se redressa, la figure pâle mais joyeuse, et d'une voix décidée il répondit : « C'est cela, tu dis vrai. Je songe à prendre femme, mais elle infiniment plus noble, riche et belle que vous ne le pensez et l'imaginez. » Et il souriait en disant cela.

Ses amis s'esclaffèrent et s'en allèrent, le laissant sur place. Mais lui laissa tomber le sceptre ridicule qu'il continuait de tenir dans la main, et en même temps que lui il se dépouilla sur l'heure de la vie qu'il avait menée jusque-là et de sa jeunesse galvaudée. Or la belle et noble épouse dont il avait parlé par métaphore, c'était la pauvreté : à partir de ce jour, il songea à se

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

On lui abandonna la petite église de la Portioncule ; à côté de celle-ci, les frères, dont le nombre croissait de jour en jour, se construisirent de petites huttes qui devinrent leur habitation. Ils vénéraient leur guide comme un maître et un père, mais lui n'aspirait pas à gouverner ni à édicter des commandements : il laissait chacun faire selon ses goûts. Celui qui connaissait un métier exerçait un métier ; celui qui avait reçu le don de la parole prêchait et celui dont le caractère réclamait l'intimité paisible avec Dieu cherchait la solitude. Près de la Portioncule s'étendait une forêt, et dans cette forêt les frères tenaient leurs entretiens avec François et entre eux. De temps à autre, un hôte arrivait, saluait François et disait qu'il avait envie de devenir son frère. Chacun pouvait librement faire ce choix sans plus de mise à l'épreuve dès lors qu'il donnait ses biens aux pauvres, ne conservait rien pour lui et faisait vœu de pauvreté. Il y avait parmi les compagnons des paysans, des citadins et des nobles ainsi que d'anciens prêtres, il y avait des savants et des incultes, des fins et des grossiers, et tous vivaient ensemble en frères, chacun servant l'autre.

En l'an de grâce 1212, alors que François prêchait dans la cathédrale d'Assise, se trouvait parmi ses auditeurs une jeune fille de la distinguée maison des Sciffi, et son nom était Claire. Son cœur fut tellement touché par ses paroles qu'elle voulut s'entretenir avec lui, et sur ces entrefaites elle renonça à tout ce qu'elle possédait et entra à son service. Il l'amena, du fait qu'il ne connaissait aucun autre endroit pour l'héberger, dans un monastère des Bénédictins. Mais bientôt vinrent encore d'autres femmes avec le même désir, et il en résulta une communauté de sœurs qui résidait à Saint-Damien et se consacrait avant tout au service des malades. La communauté ne cessait de grandir de plus en plus vite, et bientôt ils furent des centaines de frères et

de sœurs.

À partir de cette période, l'afflux de nouveaux membres et la direction de l'Ordre des mineurs accaparèrent le meilleur des forces de François, de sorte qu'il n'y a plus grand-chose à raconter sur sa personne. Nous avons cependant recueilli sur lui une foule de petites histoires et de légendes notées par ses compagnons. Plusieurs de ces histoires sont racontées dans le chapitre qui suit ; quant à l'histoire ultérieure de l'Ordre des Franciscains, il faut la lire dans les histoires de l'Église, car elle n'entre pas dans le présent sujet.

Combien François avait en affection toutes les bêtes, et particulièrement les oiseaux, bien des histoires et légendes l'attestent. Il rapporta un jour de Sienne des tourterelles, leur confectionna lui-même leur nid et les frères partageaient son plaisir de les regarder. Une autre fois, un pêcheur lui offrit un beau poisson qu'il venait tout juste de pêcher. François le remercia, prit le poisson et le remit immédiatement à l'eau. Le couvent de Rimini abritait de nombreux oiseaux, et les frères mineurs devaient entretenir avec eux de bonnes et amicales relations.

Voilà donc François devenu le père de milliers et bien des soucis pesaient sur lui, de sorte qu'il était souvent au bord de l'épuisement. Pour autant, sa charité et sa disponibilité pour aider en toute occasion n'en furent jamais amoindris, mais à son cœur oppressé il offrait encore plus souvent et plus intensément refuge dans le calme et la solitude.

L'été de l'an 1224, il se rendit, plein de noirs soucis et peut-être avec le pressentiment de sa mort, sur le mont Alverne, qu'il aimait. Il était si fatigué que, contrairement à son habitude, il dut monter sur un mulet. Quand il arriva au pied de la montagne recouverte de grandes forêts, d'innombrables oiseaux le

saluèrent et se posèrent sur ses épaules et ses mains jusqu'à ce qu'il les bénisse et les laissent aller. Car la créature sans raison ressentait certainement son affection et n'avait aucune crainte avec lui.

Il laissa sur place les trois frères qui l'avaient accompagné et monta seul dans la forêt ; il s'y bâtit une petite hutte et y demeura un long moment, rempli de saintes pensées. Mais il est rapporté dans les légendes qu'à cet endroit le Crucifié en personne lui apparut et conféra à son corps les saints stigmates. Peu après il fut assailli d'une faiblesse encore pire et affecté d'une douloureuse maladie des yeux, qui le retint longtemps couché à Saint-Damien. Dans toutes ses souffrances, il gardait constamment le sourire, bénissant et louant Dieu, et quand il gisait seul et aveugle dans sa hutte, il chantait des chants pleins d'allégresse. C'est là aussi qu'il composa le « Cantique du soleil ».

On décida alors de l'emmener à Monte Colombo et à Rieti. Ses douleurs avaient empiré, et les médecins ne trouvèrent pas d'autre issue que de lui marquer le front au fer rouge. Alors qu'ils s'approchaient de sa couche avec l'affreux instrument, le moribond salua le feu et s'écria : « Ô mon frère le feu, tu es beau parmi toutes les créatures, et je t'ai toujours aimé : je t'en prie, toi aussi, sois clément envers moi ! » Il demanda ensuite à un frère de lui jouer de la musique ; mais le frère eut un mouvement de recul et refusa. François entendit alors dans la nuit un ange de Dieu jouer des gammes suaves, d'un délice indescriptible, venues du Paradis.

Comme l'on entrait en hiver et que le malade souffrait du froid, un frère lui apporta la fourrure d'un renard et lui proposa de la coudre à l'intérieur de son habit. Mais il ordonna de la coudre de telle sorte qu'on puisse la voir aussi de l'extérieur,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

peu qui sont aimés et admirés pendant des siècles uniquement pour leur vie pure et noble, et non pas uniquement pour leurs paroles et leurs œuvres bien tournées : comme des étoiles bienheureuses, ils se tiennent au-dessus de nous dans les hauteurs éthérées, pilotes et guides en or, le sourire aux lèvres et la bonté offerte, pour les errements des hommes titubant dans les ténèbres.

(1904)

Appendice

La couronne de fleurs de saint François d'Assise

Une édition allemande très remarquable des *Fioretti di San Francesco* vient de paraître. Compte tenu de l'intérêt surprenant accordé, durant la décennie passée, à la personne et à la signification du saint – un intérêt qui est manifestement en train de croître encore –, il peut sembler opportun d'introduire la recension du livre par quelques informations éclairant le personnage.

François d'Assise, ou plutôt Giovanni Bernardone, est né en 1182 à Assise, comme fils d'un opulent marchand nommé Pietro Bernardone. Il n'eut pas de formation intellectuelle, mais à la place, une éducation mondaine grâce à ses relations amicales avec les fils de la noblesse et dans le milieu de la bourgeoisie aisée. Il semble que des questions religieuses n'étaient pas absentes dans ce cercle. Le père entreprit à plusieurs reprises de grands voyages d'affaires, notamment sur les marchés du sud de la France, et il était donc nécessairement informé des grands mouvements qui agitaient l'époque. Avec l'éclosion des villes libres et de la culture bourgeoise dans ces villes, de nouveaux et puissants besoins se manifestaient, auxquels l'Église était incapable de répondre du simple fait que sa lutte sans merci avec l'empereur l'occupait en permanence. Un désir intense d'enseignement et de réconfort, de communication et d'explication de l'Évangile marquait toutes les âmes ; or la prédication, justement, était dans un triste état et proposait des pierres à la place du pain. Mais voici que ça et là des hommes d'action et de parole, des prédicateurs laïcs et des apôtres

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

l'autre dans sa bouche en même temps que ses fleurs... sans cesser de chanter ou de fredonner pour autant. Quelques fleurs perdues jonchaient le sol poussiéreux derrière le cortège.

François n'avait pas tardé à fredonner à bouche fermée la mélodie du cantique bien connu. Lui aussi avait joué à ce jeu, plus de cent fois ; ce fut longtemps son jeu préféré. Mais maintenant qu'il appartenait aux grands garçons et qu'il avait déjà pris part à plus d'une gaminerie interdite, ce passe-temps pieux lui était passé autant que l'innocence primitive de l'enfant, et il était de ces enfants hypersensibles sur lesquels, dès les changements les plus précoces de l'âme, la cantilène du caractère éphémère des plaisirs fait descendre ses regrets et sa tristesse. Aujourd'hui sans le moindre doute, après qu'il avait décidé de devenir un héros, ce jeu d'enfant devait lui apparaître comme des bêtises ou du passé sans intérêt.

D'un œil impassible et non sans dédain, il regardait les petits passer. C'est alors qu'il aperçut, marchant à côté de la fillette à la natte défaite, un petit garçon d'environ six ans, qui tenait devant lui, des deux mains, une seule fleur brisée et avançait d'un pas solennel et lourd, presque pataud, de porte-drapeau, et si faux qu'il chantât, ses yeux ronds rayonnaient de plaisir dans la fête et la foi partagées.

Mille fiori, mille fiori, chantait-il de bon cœur, *mille fiori a te, santa Maria*.

Quand François le vit, il fut subitement saisi, lui qui n'était pas d'humeur, par la beauté et la ferveur de ce jeu des fleurs, davantage même : il fut envahi par la mémoire, revenue en puissance, d'enthousiasmes fanés qu'il avait ressentis lors d'actions similaires. D'un bond passionné il se retrouva derrière les enfants à leur demander de le suivre en l'attendant un instant

là, devant la maison.

Ils le suivirent – il était habitué à s'imposer, et il était aussi le fils d'un bourgeois riche et considéré – et attendirent, leurs fleurs en lambeaux dans les mains. Leur chant avait cessé.

De son côté, François courut dans le petit jardin de sa mère, une surface minuscule plantée longue de trois ou quatre pas, péniblement surélevée et entretenue entre les murs de deux maisons. On y trouvait peu de fleurs, la floraison des narcisses étant terminée et les giroflées déjà en graines. Mais deux gros buissons d'iris violets étaient en pleine floraison. Ils étaient à sa mère. Un sursaut de recul intérieur l'arrêta, mais il s'approcha malgré tout et cueillit presque toute les hautes et superbes fleurs. Les tiges grasses, remplies de sève, crissaient dans sa main. Il en contempla une, regarda au fond du calice blanc où le violet pâlisait et où poussaient en bon ordre des touffes de cheveux couverts de poussière d'or. Il ressentit profondément que c'était dommage pour les fleurs.

À son retour du jardin, chaque enfant reçut un iris à brandir. Lui-même en prit un, se porta en tête du cortège et marcha devant. Ils s'engagèrent dans la ruelle suivante, et les belles fleurs du jardin ainsi que l'exemple du guide que tous connaissaient attira une foule d'enfants derrière eux. Avec ou sans fleurs ils se joignaient à la troupe, et quand ils arrivèrent pour finir sur la place de la cathédrale au moment où face au ciel d'or les monts du soir s'éclairaient de braise rouge et bleue, ils étaient devenus une troupe nombreuse. *Mille, mille fiori*, clamaient-ils ; ils se mirent à danser devant la cathédrale, et François, saisi de frénésie, les joues en feu, dansait devant tout le monde. Des vagabonds du soir et des paysans rentrant chez eux s'arrêtaient pour les regarder, les jeunes filles s'extasiaient devant François, et finalement l'une d'elle franchit le pas et fit ce que toutes désiraient : elle s'approcha du beau garçon, prit sa

main et dansa avec lui. Des éclats de rire et des applaudissements s'y mêlèrent, l'office divin des enfants joueurs s'épanouit l'espace d'un instant en petite fête joyeuse comme sur les lèvres de petites filles un rire d'enfant devient celui des jeunes filles en fleur.

À l'heure de vêpres, tout était terminé. François revint à la maison, échauffé et excité, et c'est alors seulement qu'il prit conscience d'avoir pris part à la procession et à la danse les pieds nus et sans casquette, ce qu'il évitait soigneusement depuis quelque temps car il était maintenant en relations fréquentes avec des garçons plus âgés et des fils de la noblesse.

Après le repas, il alla au lit à contre cœur, en boudant, comme on le lui demandait. Là, d'un coup, la chevalerie et le grand nombre d'obligations viriles qu'il s'était fixées lui revinrent en mémoire. Il blêmit de fureur et de mépris pour lui-même de s'être oublié à ce point. Yeux fermés et lèvres serrées, il se couvrait d'amers reproches, comme il le faisait souvent. Un beau héros, un Roland valeureux, qui arrachait les fleurs de sa mère pour jouer et danser avec un tas de petits enfants ! Quel magnifique chevalier ! Un pitre, un plaisantin et un pantin, voilà ce qu'il était... Dieu seul sait comment un individu comme lui avait pu s'imaginer devenir quelqu'un de juste et de noble ! Ô combien, encore lors de la danse devant la cathédrale, l'éclat du soir et l'horizon doucement coloré d'or avaient illuminé son cœur ! N'était-ce pas parlant, n'était-ce pas attirant, n'était-ce pas exaltant, noble et brûlant comme l'appel du héraut ? Il avait dansé et sauté et pour finir il avait même accepté le baiser de cette fille de paysan ! Bateleur ! Histrion ! Il se rongait les ongles de son poing fermé et geignait à force de s'humilier et de se blâmer lui-même. Ah, mais c'était pareil pour tout le reste ! Tout était à l'avenant : cela commençait toujours bien, cela se voulait fier et élégant, et puis survenait un caprice, un coup de

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

Hesse le type du vagabond heureux, qui joue un rôle important dans ses premières œuvres : son mode de vie débarrassé de contraintes sociales, Hesse tenta lui-même de le pratiquer pendant toute sa vie – durant son enfance à Bâle et Calw, durant ses années de vie conjugale à Gaienhofen et Berne, durant les nombreux voyages en Souabe, en Suisse et en Italie. Le passage cité plus haut sur l'expérience de la nature de François et la liberté qu'il y conquiert rappelle l'esquisse de 1905 intitulé *Au pays des Philistins*, où Hesse raconte, peu après son arrivée à Gaienhofen, comment un soir, saisi d'un profond malaise quant à la vie sédentaire qu'il vient de commencer, il s'était mis à marcher par monts et par vaux pour se sentir de nouveau, ne fût-ce qu'un instant, un vagabond heureux avant de retourner à la maison, auprès de son chat et de sa femme endormie²⁹.

Dans sa logique rigoureuse, François réalisa la notion de pauvreté apostolique et donna forme à sa quête de piété à travers une humilité sans exemple : selon Hesse, cette logique explique pourquoi la figure du *Poverello* est restée si efficace et si actuelle par-delà son époque et jusqu'à nos jours :

Pour cela justement, au long des siècles, des artistes, des poètes et des sages n'ont cessé de le représenter et de le raconter et de le chanter et de le peindre et de le sculpter comme ne l'ont jamais fait ni les portraits ni les tableaux des hauts faits d'aucun prince ni d'aucun puissant, et son nom ainsi que sa réputation sont parvenus jusqu'à nous comme un chant de vie et une consolation de Dieu, et tout ce qu'il a dit et fait résonne aujourd'hui avec autant de force qu'en son temps, il y a sept cents ans³⁰.

Comme Paul Sabatier³¹, Hesse voit le début de la nouvelle voie engagée par François dans ses efforts pour restaurer des églises et des chapelles de campagne, en particulier de l'église

Saint-Damien (aujourd'hui comprise dans Santa Chiara à Assise) et de l'édifice préféré du saint, la Portioncule de Santa Maria degli Angeli, près d'Assise. Cependant, l'événement vraiment décisif dans la vie de François est, pour Hesse, la vocation du saint à la vie de prédicateur apostolique itinérant, vocation déclenchée par la péricope de Matthieu 10, 7-14 le jour de la fête de saint Matthieu (24 février) de l'année 1208. L'activité de prédicateur de François est décrite par Hesse dans des termes lyriques.

Troubadour, pèlerin chantant, marcheur pèlerin, ménestrel, oiseau chanteur... ne sont que quelques-uns des qualificatifs accolés par Hesse au saint qui prêche. Dans la force de conviction avec laquelle François traduit en mots et en actes le sens d'une vie chrétienne inconditionnellement vécue, Hesse voit la raison de l'engagement des premiers disciples à la suite du *Poverello*, ceux qui, en 1209, reçurent d'Innocent III à Rome, sur la recommandation de l'évêque Guido d'Assise qui était présent, l'autorisation orale de mener leur forme de vie. Quand Hesse présente la vie de François avec une constante empathie, et parfois même avec lyrisme, son récit se base néanmoins pour une grande part sur les faits historiques de la tradition, des faits qu'il recueille avant tout dans la monographie de Paul Sabatier. Le récit qu'il fait de François et de ses frères revenant de Rome et la description qu'il donne des développements ultérieurs de l'Ordre des frères mineurs, y compris de l'Ordre des clarisses fondé en 1212, correspond fidèlement aux sources. Cela vaut aussi des remarques de Hesse sur la mort du saint :

Peu de jours avant sa fin il se fit transporter à la Portioncule, qu'il considérait à bon droit comme sa patrie et qu'il affectionnait. Il gisait là, attendant la mort, souriant et débordant de bonté, et il dit encore mainte parole de réconfort à ses compagnons. Ils durent encore

une fois chanter pour lui les *laudes creaturarum*, il les bénit ainsi que les frères et sœurs au loin, et même tous les hommes, de sorte qu'un rayon d'amour partit même de son lit de mort. Il mourut ensuite, le 3 octobre 1226, vers le soir. À l'instant où il s'en allait, une imposante volée d'alouettes s'abattit sur le toit de sa hutte et entonna des trilles sonores³².

Bien que Hesse souligne avec insistance dans sa *Vita* la facticité des événements, il se limite visiblement aux faits historiques les plus importants, ceux qui sont nécessaires pour comprendre la matière qu'il aborde. Au centre de son texte, il y a l'illustration édifiante du mode de vie qui est celui que François a effectivement adopté et qui est digne d'être désiré, et indirectement il y a l'invitation à imiter la vie du confesseur de la foi. Cette tendance à la fois parénétique et homilétique indique l'orientation de la narration de Hesse. À l'occasion, il avait déjà inséré des légendes dans sa monographie, spécialement pour illustrer l'amour hors norme de François envers les bêtes. C'est ainsi qu'il raconte l'épisode de François avec les tourterelles, ou encore comment il rend sa liberté à un poisson qui vient d'être pêché. Il a pris ces légendes chez Paul Sabatier³³. En annexe de sa monographie, il propose cinq légendes de François sans en donner la source. Cependant le modèle selon lequel il réécrit ces légendes n'est pas difficile à trouver. En 1905 était parue une nouvelle édition des *Fioretti* dans une traduction allemande due à Otto von Taube³⁴ ; Hesse avait déjà évoqué cette traduction dans une lettre du 25 octobre 1904³⁵ et il en avait fait la recension dans diverses revues³⁶. Il se peut qu'après la traduction d'Otto von Taube, Hesse ait repris les légendes proposées par lui dans un style populaire archaïque. Il s'agit en l'occurrence, repris dans cet ordre, des chapitres 8,

Ces pages ne sont pas disponibles à la pré-visualisation.

22. *Chronica Fr. Jordani de Iano*, éd. Boehmer, Paris, 1908 ; *Tractatus Fr. Thomae de Eccleston de adventu FF. Minorum in Angliae*, éd. A. G. Little, Paris, 1909 ; *Chronica Fr. Salimbene de Adam*, éd. O. Holder-Egger, *Monumenta Germaniae Historica*, Scriptores, t. XXXII, Hanovre-Leipzig, 1905-1913.
23. Cf. p. 16-17 du présent ouvrage.
24. *De conformitate*, livre I, partie 2, 1 et 2,4 ; cf. *Analecta franciscana* 4, Quaracchi, 1906, p. 56-109.
25. Cf. là-dessus W. Goez, « Franz von Assisi », dans *Theologische Realenzyklopädie II*, Berlin/New York 1983, p. 300.
26. Hesse raconte cette histoire d'après Sabatier, *Vie...*, *op. cit.*, qui s'appuie lui-même sur les biographes franciscains Thomas de Celano et Bonaventure ainsi que sur la *Légende des trois compagnons*.
- 27* « L'imitation de la vie du pauvre Jésus. »
28. Cf. p. 36 du présent ouvrage.
29. WA 1, p. 175-180.
30. Cf. p. 37-38 du présent ouvrage.
31. Sabatier, *Vie*, *op. cit.*
32. Cf. p. 58 et 59 du présent ouvrage.
33. Sabatier, *id.* Ce dernier empruntait ces récits à Thomas de Celano et à Bonaventure, ainsi qu'au *Speculum perfectionis* et aux *Fioretti*.
34. Otto von Taube, *Blütenkranz des Heiligen Franziscus von Assisi*, Iena/Leipzig, 1905.
35. Hesse, *Gesammelte Briefe*, *op. cit.*, p. 129. Lettre du 25 octobre 1904, de Gaienhofen, à Helene Voigt-Diederichs : « J'y pense : la nouvelle édition annoncée des *Fioretti* n'est-elle pas parue ? Je l'attends impatiemment. »
36. Cf. J. Mileck, *Hermann Hesse. Biography and Bibliography*, University of California Press, Berkeley, 1977, t. II, p. 811-817.
37. Cf. p. 70 du présent ouvrage.
38. *Ibid.*, p. 77.
39. Sur la représentation de François dans les arts, cf. entre autres G. van's Hertogenbusch, *Franz von Assisi*, dans *Lexikon der christlichen Ikonographie*, t. IV, Fribourg, 1974, p. 260-315.
40. Cf. p. 80 et 81 du présent ouvrage.
41. Cf. p. 82 et 83 du présent ouvrage.
42. Jacob Burckhardt, *La Civilisation de la Renaissance en Italie*, 1860 (dernière édition française : Bartillat, 2014, p. 341).
43. Cf. p. 83 du présent ouvrage.
44. Cf. ci-dessus, p.89 et 90.
45. *Id.*, p. 94-95.
46. *Id.*, p. 95.
47. *Id.*, p. 99-100.
48. *Id.*, p. 100.
49. *Id.*, p. 102.
50. *Gesammelte Briefe*, *op. cit.*, p. 131.
51. *Die Blümlein des heiligen Franziskus von Assisi*, Leipzig, 1911 (en poche, Insel, 1973).
52. *März. Eine Wochenzeitschrift*, éd. par Ludwig Thomas et Hemmann Hesse, 6^e année, t. 1, Munich, 1912, p. 279.
53. *Gesammelte Briefe*, *op. cit.*, p. 280.
54. *Id.*, p. 468 : « Oui, et pour ce qui concerne la religion, la morale et toutes ces choses, et la question de savoir s'il faut le bouddhisme ou le christianisme ou Lao Tseu... nous en reparlerons certainement. Quant à moi je ne crois absolument pas qu'il existe une religion ou une doctrine qui serait la meilleure et la seule vraie... Si la tendre empathie, la bonté et la compassion sont la chose suprême, alors François d'Assise fut l'un des plus grands. »
55. *Id.*, Dans cette lettre, Hesse polémique contre le pseudo-esprit national de l'Allemagne de son temps, et il écrit entre autres ceci : « Il suffit de se dépayser vers le sud et de s'internationaliser assez pour être disposé à apprendre de gens

venant du sud et d'étrangers comme Jésus, François d'Assise, Dante et Shakespeare ». [NB – « Se dépayser vers le sud », « gens venant du sud » : *sich verwelschen, die Welschen*, c'est-à-dire les Welsches, nom donné par les Allemands aux étrangers du sud – *N.d.T.*]

56. Cf. ci-dessus p. 103.

57. *Id.*, p. 105.

58. *Id.*, p. 109.

59. *Id.*, p. 109 et s.

60. *Id.*, p. 113.

61. *Id.*, p. 114.

62. *Id.*, p. 119.

63. Cf. les récits de Hesse dans *Kinderseele* (« Âme enfantine ») et *Das Nachtpfauenauge* (« L'œil du paon la nuit »), ainsi que Ralph Freedmann, Hermann Hesse, *op. cit.*, p. 42-43.

64. WA 5, p. 5-163.

65. *Id.*, p. 9.

66. Hermann Hesse, *Fabulierbuch. Erzählungen*, Berlin, 1935, cf. WA 4, *op. cit.*

67. Hermann Hesse, *Aus der Kindheit des heiligen Franz von Assisi*, Mayence, 1938 (24 pages, non paginées). Cf. Mileck, *op. cit.*, p. 202 (tr. fr. de *Aus der Kindheit : Mon enfance*, Mille et une nuits, 1997).

68. Hermann Hesse, *Glück*, Vienne, 1952; cf. M. Pfeifer, *Hesse-Kommentar zu sämtlichen Werken*, *op. cit.*, p. 245-246.

69. J. Mileck, *Hermann Hesse. Biography...*, *op. cit.*, t. 2, p. 991, 1011, 1012, 1018, 1020.

70. H. Hesse, *Dall'Infanzia di San Francisco d'Assisi*, tr. de Rodolfo Paoli, dans *Ecclesia* 7, Cité du Vatican-Rome, 1948, p. 264-266. Cf. Mileck, *op. cit.*, t. 2, p. 1008.

71. Dans l'excellente anthologie préparée par Volker Michels, *Hermann Hesse. Italien*, Francfort, 1983, la monographie de Hesse sur François a été rééditée pour la première avec le « Cantique du Soleil » et le récit *Aus der Kindheit des heiligen Franziskus von Assisi*, à côté d'exposés, de notices de son journal, de poèmes, d'articles, de recensions de livres et de récits autour de « l'Italie ».

72. *Nationalzeitung*, Bâle, 1934, 16 décembre, n° 582.

73. Henry Thode, *Franz von Assisi und die Anfänge der Kunst der Renaissance in Italien* (« François d'Assise et les débuts de l'art de la Renaissance en Italie »), Vienne, 1934.

74. *Gesammelte Briefe* (t. 2 : 1922-1935), *op. cit.*, 1979, p. 54.

75. *Id.*, p. 283.

76. *Gesammelte Briefe* (t. 3 : 1936-1948), *op. cit.*, 1982, p. 192.

77. *Id.*, p. 408.

Table

Note de l'éditeur et du traducteur

Pour commencer

La vie de saint François

Légendes

Saint François explique au frère Léon ce qu'est la joie parfaite

La réponse que fit François au frère Masseo

Saint François commande aux hirondelles et prêche aux oiseaux

Saint François explique une apparition à frère Léon

Le faucon de saint François au mont Alverne

Les laudes creaturarum (le Cantique des créatures)

Pour finir

Appendice

La couronne de fleurs de saint François d'Assise

Le jeu des fleurs. Un épisode de l'enfance de saint François d'Assise

François d'Assise et Hermann Hesse par Fritz Wagner

Cet ouvrage a été numérisé
par Atlant'Communication
au Bernard (85560 – Vendée).